



JOHN
GARDNER

GRENDDEL

roman

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Extrait de la publication

Je reculai, tenant toujours le garde, qui poussait des cris perçants. Ils regardaient, sans plus, les yeux écarquillés, leurs armes inutiles hors du fourreau, rentrant la tête dans les épaules pour s'abriter de mon rire. Quand je fus à distance respectable, je soulevai le garde à bout de bras pour les narguer, puis le levai plus haut encore pour jeter un coup d'œil à son visage. Il cessa de crier, me regardant avec horreur la tête en bas, comprenant soudain ce que j'avais l'intention de faire. Comme négligemment, bien à la vue de tous, je lui croquai crâne et casque à la fois, tenant à deux mains le corps glissant, agité de secousses, et bus le sang, épais et chaud, qui lui jaillissait du cou comme un geyser. J'en fus couvert. Des femmes s'évanouirent, des hommes partirent à reculons vers le château. Je m'enfuis vers les bois avec le corps, le cœur tout barattant de joie, bouillonnant comme un fossé gonflé par les pluies.

GRENDL

JOHN GARDNER

GRENDËL

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR RENÉ DAILLIE
ÉDITION ÉTABLIE PAR THOMAS DAY ET XAVIER MAUMÉJEAN
POSTFACE DE XAVIER MAUMÉJEAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :
Grendel

Éditeur original :
Alfred A. Knopf, Inc.
© John Gardner, 1971.

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 1974, 2010.

Pour Joel et Lucy

*And if the Babe is born a Boy
He's given to a Woman Old
Who nails him down upon a rock
Catches his shrieks in cup of gold.*

Et le nouveau-né, si c'est un garçon,
On l'abandonne à une vieille femme
Qui le cloue sur un rocher,
Recueille ses cris dans des coupes d'or.

WILLIAM BLAKE

Introduction

Quoique le roman de *Grendel* soit accessible au lecteur qui n'a jamais entendu parler du poème épique anglo-saxon *Beowulf*, une bonne part de son ironie et de son humour repose sur la connaissance des idées de l'auteur du poème.

Beowulf, écrit probablement au VIII^e siècle, passe en général pour le plus grand poème de la langue anglaise (en fait, du vieil anglais). Mais il n'a jamais été très populaire ni bien compris. Étudiants anglais et américains l'abordent soit dans des traductions abominables (il n'y en a pas de bonnes), soit comme œuvre au programme de leurs études universitaires, où ils doivent le lire dans le texte original, lequel est d'une telle difficulté que peu d'entre eux parviennent à en saisir la poésie une fois franchis les obstacles grammaticaux. Quant à ceux qui voudraient lire le poème en tant que poème, ils sont en outre rebutés par les spécialistes de *Beowulf*, érudits qui semblent être, pour la plupart, atteints de folie. Pour les uns, le poème est une ancienne légende païenne augmentée des interpolations d'un copiste chrétien ivrogne; pour d'autres, il s'agit d'une allégorie de la vie du Christ – et ainsi de suite. Un spécialiste de *Beowulf* plus raisonnable pourrait dire à peu près ceci :

Beowulf est un poème médiéval complexe et enchevêtré, où sont célébrés les idéaux héroïques et chrétiens tels qu'incarnés par le héros préchrétien mais christique Beowulf, célèbre tueur

de monstres. Avant que le poème ne commence, Beowulf a déjà tué nombre de monstres marins; dans le poème, il tue Grendel, créature démoniaque, mangeuse d'hommes, qui vit sur la lande déserte, puis la mère de Grendel, et enfin un dragon. Pour le poète chrétien, les monstres qu'il emprunte aux anciennes légendes sont à la fois intensément réels (la psychologie de chacun d'eux est brillamment traitée) et symboliques. Grendel représente l'irrationalité cosmique : en tant que descendant de Caïn, il hait la bonté, l'ordre et la lumière. Sa mère, qui vient ensuite venger sa mort, représente la volonté mauvaise; et le dragon le désir mauvais ou, comme disent les écrivains du Moyen Âge, la concupiscence perverse. Beowulf, qui tue ces monstres, est donc d'une certaine façon le « juste » selon Platon, homme chez qui la raison, la volonté et le désir sont réglés et appréciés comme il convient et à leur juste valeur. (L'idée ne vient pas de Platon, pratiquement inconnu au Moyen Âge, mais de quelque auteur dans le genre du mythrographe platonicien Fulgence.) Le christianisme du poème n'est pas doctrinal mais philosophique. La juste raison de Beowulf consiste dans sa foi en Dieu et en la Providence – l'ordre. Sa volonté est au service du bien plutôt que du mal, et le désir chez lui n'a rien d'égoïste, mais se manifeste à l'avantage de ses amis et de sa tribu.

Le thème christo-platonicien trouve appui, comme on pouvait s'y attendre dans un poème médiéval, sur une véritable forêt de symboles. Symbolisme des nombres, par exemple, surtout 3, 12 et 15 (ce dernier représentant la destruction – *cf.* « les 15 derniers signes » de l'art médiéval); on trouve dans le poème nombre de références à la tête, aux mains, au cœur – contreparties symboliques des âmes rationnelles, irascibles et concupiscentes de la philosophie médiévale; et divers procédés sont mis en œuvre pour renforcer la comparaison entre Beowulf, l'homme bon, et Christ, l'homme parfait.

Mais quoique le poème soit chrétien et que la mort de Beowulf, dans sa dernière bataille avec les monstres, soit

conforme à l'idée chrétienne du *contemptus mundi*, le poème est essentiellement, comme *La Chanson de Roland*, une tragédie héroïque, non un sermon ni une méditation ; car il est centré sur la protection et la préservation de la tribu. Il commence par l'histoire d'un étranger d'outre-mer, Scyld Schefing, qui vient sauver les Danois, alors sans chef, du pillage et de la destruction par les tribus avoisinantes. Scyld est un guerrier si brave et valeureux qu'il extermine les ennemis des Danois ou leur fait verser un tribut en or. Après quoi les Danois vivent heureux pendant des générations, jusqu'à ce que commencent les attaques de Grendel. Hrothgar, descendant de Scyld Schefing, ne peut rien faire contre le monstre. Mais de nouveau un étranger d'au-delà des mers – le héros Beowulf – vient sauver les Danois. Beowulf devient roi de son propre pays, le pays des Geats. C'est alors qu'apparaît le dragon.

Non sans ironie, le dragon est tiré de son calme séculaire par un homme dont l'action ressemble énormément à celle du noble Scyld Schefing : un serf chassé de sa hutte s'ehardit à voler une vieille coupe en or aux pieds du dragon endormi et la porte à son maître dans l'espoir de gagner sa faveur, tout comme Scyld avait obtenu celle des Danois. (L'épisode du dragon est bourré de citations empruntées à des passages antérieurs du poème, retournant contre eux-mêmes, insidieusement, de nobles idéaux.)

Ainsi, bien que le poème célèbre les vertus héroïques – sang-froid, courage et désintéressement –, le poète ne croit pas en toute bonne foi que ces vertus puissent sauver un homme ou une nation. Après la mort de Beowulf, dit le poète, les Geats seront détruits par les ennemis avec lesquels ils sont en guerre depuis longtemps. La situation des Geats – en tant que tribu sans roi – est exactement semblable à celle des Danois au début du poème. En d'autres termes, selon le poète, tout ce sur quoi l'homme peut compter, en définitive, c'est Dieu.

Même si *Beowulf* était maladroitement composé, ce qui n'est pas le cas, et d'une thématique triviale, ce qui ne l'est pas non plus, ce serait tout de même une belle réussite. Son vers est à l'égal des plus beaux de la poésie anglaise, d'un rythme souple, riche en images, d'un ton parfois grave et élevé, parfois lyrique ; et ses personnages témoignent d'une grande puissance d'imagination : Hrothgar, le vieux roi à la barbe de neige, dévoré par le souci ; sa belle reine *Wealtheow*, dernier vestige de grâce et de dignité dans cette cour danoise mise à mal ; *Unferth*, l'homme de confiance de Hrothgar, devenu maussade et irritable parce que le monstre se moque de lui ; et *Beowulf* lui-même, tout de tact et de dignité jusqu'à l'instant du combat, où quelque chose d'étrange s'empare de lui. Mais de tous les personnages, les meilleurs sont sans doute les monstres. *Grendel* et le dragon, chacun à leur manière, sont d'une méchanceté pleine d'allégresse. La mère de *Grendel* est folle d'amour et de rage. Les monstres ne croient manifestement pas à ce que croient les humains du poème. Tandis que ceux-ci prient leurs dieux païens ou s'enivrent et se querellent, les monstres, en ricanant de plaisir, font tout le mal qu'ils peuvent. Ils ne s'attirent pas d'oraisons funèbres émouvantes et on ne peut guère dire, vu leur inquiétude, leur amertume, qu'ils mènent une vie heureuse. Mais comme tous les monstres médiévaux, ils ont une énergie illimitée et un appétit sans bornes ; et on ne peut pas dire qu'ils se montent la tête avec des théories optimistes. Face à une époque hostile, ils clament leur existence.

Beowulf, en bref, résume ce qu'a cru et tenté de réaliser la civilisation occidentale. Le principal monstre du poème, *Grendel*, représente ce que celle-ci a cherché à éliminer de son cœur même. Idée terrible, du point de vue de *Grendel*. Si la raison nous sauve du chaos, qui est-ce qui nous sauvera de la raison ?

Aux USA, les critiques de *Grendel* ont vu dans ce roman une parodie sinistre de *Beowulf* – une offensive philosophique

contre les idées du poète de *Beowulf*, sur lesquelles est fondée toute notre civilisation. Certes, tout cela est vrai ; mais il faut ajouter ceci : il n'est rien dans *Grendel* (mis à part quelques citations de philosophes français modernes) qui ne soit déjà présent dans *Beowulf*. Toute grande œuvre de la peinture médiévale a ses diables à demi cachés. *Grendel*, c'est le tableau vu du point de vue des diables, avec des saints qu'on entrevoit parmi les arbres.

JOHN GARDNER

Le vieux bélier se dresse d'un air bêtement triomphant, coule un regard du haut des éboulis de rocs. Je cligne des yeux, les ouvre tout ronds d'horreur, et siffle :

« Fous-le camp d'ici ! Retourne à ta caverne, ou à ton étable – peu importe. »

Il penche la tête comme un roi grisonnant, au cerveau ralenti, examine chaque angle, décide de faire comme si je n'existais pas. Je tape du pied. Je martèle le sol de mes poings. Je lui balance une pierre grosse comme un crâne. Il ne bougera pas. Je menace le ciel de mes deux poings velus et laisse échapper un hurlement si inqualifiable que l'eau gèle soudain à mes pieds et que j'en reste moi-même mal à mon aise. Mais le bélier ne bouge pas ; nous sommes au cœur de la saison. Ainsi commence la douzième année de mon imbécile guerre.

Ô douleur ! Ô stupidité !

Je soupire : « Allons-y », hausse les épaules et, d'un pas lourd, regagne les arbres.

Ne croyez pas que j'aie, comme le bélier, le cerveau obstrué par les racines des cornes. Les flancs frémissants, les yeux comme des galets, il dévore du regard tout ce qu'il peut voir du monde, et le sent remplir sa poitrine, affluer en lui comme l'eau à la fonte des neiges envahit le lit des torrents à sec, cha-touiller ses grosses couilles bancales, et lui bourrer le cerveau

de la même inquiétude qui l'avait fait souffrir l'an dernier à pareille époque, comme l'année d'avant encore. (Il les a toutes oubliées.) Sa croupe frémit du même désir douloureux, insouciant et joyeux, de monter sur tout ce qui se présente à proximité – l'orage qui entasse des tours noires à l'ouest, une souche pourrie qui se laisse faire, une brebis qui marche en écartant les pattes. Ça me fait mal à voir. Je demande au ciel :

« Pourquoi ces créatures ne sont-elles pas capables d'un peu de dignité? »

Le ciel ne dit rien, comme il fallait s'y attendre. Je lui fais une grimace, dresse le long doigt en signe de défi et lance une petite ruade obscène. Le ciel, à jamais impassible, fait comme s'il ne me voyait pas. Lui aussi je le déteste, tout comme je déteste ces arbres boutonneux et sans cervelle, ces oiseaux babillards.

Non pas, évidemment, que je sois assez sot pour me croire plus noble. Monstre ridicule, sans rime ni raison, tapi dans les ténèbres, qui pue l'homme mort, l'enfant assassiné, la vache martyrisée. (Je n'en tire ni fierté ni honte, comprenez-le bien : morose victime, une de plus, l'œil attentif à des saisons qui jamais ne furent censées être observées.)

« Ah! triste sire, pauvre vieux monstre! » m'écrié-je. Je me serre dans mes bras, et ris, et verse des larmes amères, hi, hi! tant et si bien que je tombe à terre, avec des hoquets et des sanglots (fictifs, pour la plupart).

Le soleil tourne, indifférent, au-dessus de nos têtes. Les ombres s'allongent et raccourcissent comme d'après un plan. Des petits oiseaux, avec des glapissements perçants, pondent des œufs. L'herbe tendre, d'un jaune innocent, perce le sol : enfants des morts. (C'est ici même, sur cet affreux gazon, qu'une nuit où la lune était ensevelie dans les nuages, j'ai arraché la tête à ce vieux malin d'Athelgard. Ici, où les stupéfiantes mignonnes petites mâchoires des crocus cherchent à happer le soleil de fin d'hiver comme des têtes de bébés-serpents-d'eau, que j'ai tué la vieille femme aux cheveux gris

fer. Elle sentait l'urine et la bête, ça m'a fait cracher. Douce fumure pour fleurs dorées. Ce sont là les souvenirs pénibles d'un chasseur d'ombres, rôdeur des confins du monde, arpenteur des murailles mystérieuses de la terre.)

Ayant mélancoliquement observé le train des choses, amèrement songé à ce qu'il était, et bêtement lancé les filets du lendemain, je pousse ce cri « Ouaaah! », et une méchante, bien que fulgurante, grimace au ciel :

« Aargh! Yaoou! »

Je titube, écrase des arbres. Fils défiguré d'aliénés. Les chênes trapus que le matin jaunit me lancent des regards condescendants faciles à comprendre.

« Je ne voulais offenser personne », dis-je avec un sourire terrible, flagorneur, en soulevant un chapeau imaginaire.

Les choses n'ont pas toujours été comme ça. Bien sûr. À l'occasion, elles étaient bien pires.

Peu importe, peu importe.

La biche, dans la clairière, reste figée à la vue de mon aspect horrible, puis se souvient qu'elle a des pattes et disparaît. Ça me met en rogne.

« Aveugle préjugé! » hurlé-je à l'adresse des rais de soleil, là où la biche se tenait une demi-seconde avant. Je me tords les doigts, fais une figure longue comme ça.

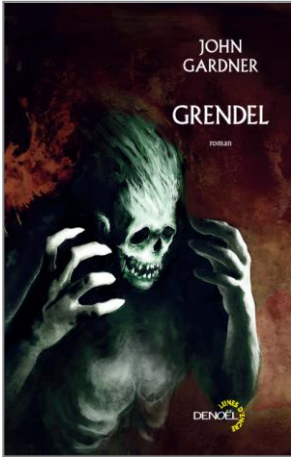
« Ah! comme tout est injuste! » dis-je en secouant la tête. Il est de fait que jamais de ma vie je n'ai tué un cerf, et que je ne le ferai jamais. Les vaches, c'est plus charnu et, toujours parqué, plus facile à attraper. Il est vrai, peut-être, que j'éprouve à l'égard des cerfs une espèce de vague aversion, mais pas plus qu'à l'égard des autres choses de la nature – les hommes mis à part. Mais les cerfs, comme les lapins et les ours, et même les hommes, sont incapables d'aucune distinction subtile à l'égard de ma race. C'est leur bonheur : ils voient toute la vie sans l'observer. Ils sont plongés dedans comme des crabes dans la vase. Sauf les hommes, bien sûr. Je ne suis pas d'humeur, pour le moment, à parler des hommes.

Ainsi vais-je mon chemin, jour après jour, siècle après siècle, me dis-je. Pris dans la marche implacable de la lune et des étoiles. Je secoue la tête et m'en vais, marmonnant d'un ton menaçant par les chemins ombreux, conversant avec mon unique amie, seule consolation que m'accorde ce monde, mon ombre. Des sangliers s'enfuient à grand fracas à travers les halliers. Un oiselet tombe pattes-en-l'air sur mon chemin avec des cris aigus. Avec un sourire plein de vinaigre je l'y laisse, don miséricordieux d'un ciel de bonté à quelque renard souffreteux. Ainsi vais-je mon chemin, siècle après siècle. (Tu parles, tu parles, tu tisses une toile de mots, pâles murailles des rêves, entre toi et tout ce que tu vois.)

Voici venir les premiers sursauts sinistres du printemps (comme je m'en doutais, à voir le bélier), et même sous terre, là où j'habite, où nulle lueur ne pénètre que la rougeur de mes brasiers, où rien ne bouge que les ombres vacillantes sur mes parois de roc mouillées, ou les rats qui trottinent sur mes piles d'ossements, ou la masse répugnante et grasse de ma mère roulant sur elle-même, à nouveau incapable de tenir en place – torturée par les cauchemars, les vieux souvenirs – j'ai conscience, au creux de ma poitrine, de mouvements tuberculaires dans la douce pâte noire de la forêt, là-haut. Je sens revenir ma colère, elle monte en moi comme un feu invisible et à la fin, quand je ne puis plus y tenir, je me lève – machinalement, comme n'importe quoi d'autre –, serrant les poings contre mon manque de volonté, avec mon ventre, écervelé comme le vent, qui réclame du sang avec force grognements. Je remonte à la nage à travers les serpents de feu, noirs et brûlants pénis de baleines qui rôdent dans la lumière glauque du lac, je fais surface avec un gloup! au milieu du barattement des vagues et, tout fumant, me hisse sur la rive et reprends mon souffle.

C'est bon, pour commencer, d'être au cœur de la nuit, exposé nu à la froide mécanique des étoiles. L'espace s'élançe au-dehors, vif comme le faucon, monte comme une injustice

Roger Zelazny
Seigneurs de lumière
Dilvish le damné (l'intégrale)
Roger Zelazny & Jane Lindskold, *Lord Démon*



Grendel

John Gardner

Cette édition électronique du livre

Grendel de *John Gardner*

a été réalisée le 31 janvier 2011

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

imprimé par Normandie Roto

(ISBN : 9782207109083).

Code Sodis : N44676 - ISBN : 9782207109106

Numéro d'édition : 176230